

ARTS SPECTACLES

PAOLO FRESU
 ASSIMILER LA TRADITION...
 PUIS L'OUBLIER
 PAGE 7

JOHNNY CLEGG
 UN ZOULOU
 LA NUIT

De jour, Johnny Clegg est un homme de 51 ans, marié depuis 22 ans à la même femme, père de deux fils de 9 et 16 ans. Anthropologue de formation et intellectuel de gauche à ses heures, il vit en ville à Johannesburg et ne vivrait pas ailleurs. De nuit, Johnny Clegg est un Zoulou et un fou dansant à qui la musique donne des ailes en l'entraînant dans des tourbillons diaboliques et des sarabandes survoltées, comme l'ont constaté des dizaines de milliers de festivaliers mercredi soir.

NATHALIE PETROWSKI

RENCONTRE

npetrows@lapresse.ca

La nuit, Johnny Clegg sort de sa peau. Le jour il y rentre sagement comme le chien rentre dans sa niche. Où est le lien? «Il n'y en a pas, je suis schizophrène», lance Jonathan Clegg avec autodérision sur la chaise droite du bureau vide où nous nous sommes réfugiés.

Dans exactement six heures, le même homme va bondir sur scène et allumer des milliers de Montréalais venus célébrer avec lui les 10 ans de la fin de l'apartheid, rue Sainte-Catherine. Mais pour l'instant, en ce mercredi après-midi, l'homme donne l'impression qu'il ne pourrait même pas allumer une allumette tant il semble mal en point. Arrivé par le vol de nuit de Vancouver, il n'a pas dormi

depuis deux jours et combat une vilaine intoxication alimentaire. Cela ne l'empêche pas de parler. Que non! Cet homme est un moulin à paroles et une machine à idées. C'est surtout un homme brillant, cultivé et d'une extrême disponibilité, qui se livre avec franchise et sans affectation aucune. Chez les gens connus, c'est rare, pour ne pas dire du jamais vu.

«Je ne suis pas venu au monde en dansant dans un champ de coton, vous savez. J'ai été à l'école, j'ai étudié l'anthropologie. Et de 1978 à 1982, j'ai enseigné l'anthropologie à l'Université de Johannesburg. Suis-je un intellectuel? Oui, je suppose. Ma mère était chanteuse de jazz. Mon beau-père, journaliste, m'amenait avec lui en reportage dans les ghettos. C'est à lui que je dois une partie de ma conscience sociale.»

> Voir CLEGG en 2

JAZZ

JAZZERIES



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE ©

ILS SONT LAS...

«Ils sont fatigués», a avancé Alain Simard, le président du FIJM, pour excuser l'absence de représentants du gouvernement fédéral, mercredi à l'ouverture. Tellement fatigués qu'ils n'ont pas encore enlevé toutes leurs pancartes. Qui, depuis lundi, nous montrent des visages de perdants dans plus de 75 % des cas. Pas bon pour le grand Festival qui, on nous le répète assez, porte jusqu'aux confins du monde connu la réputation de gagnant de Montréal. Vrai que les partis ont encore 10 jours pour arracher tout ça. Après quoi le FIJM, se substituant aux cols bleus, pourra enlever lesdits panneaux et envoyer la facture aux différents partis, comme le prévoit la loi. Voilà une source de financement, originale mais non récurrente, pour le FIJM. Plus : *La Presse*, amante de musique et toujours aux premiers rangs du combat contre la pollution graphique, offre l'idée gratuitement... (Mais on boit de la Bleue quand elle est froide.)

— Daniel Lemay



MATIÈRE À RÉFLEXION

«J'essaie, par ma musique, de faire sortir ma vérité. C'est difficile... parce que je change tout le temps.»

— CHARLES MINGUS (1922-1979). Entre autres chefs d'œuvre, le contrebassiste a écrit *Epitaph*, une pièce de 4000 mesures d'une durée de deux heures. Comme disait un collègue des Sports, «Une chance que ça se danse pas»...

Charles Mingus
PHOTO ARCHIVE LA PRESSE ©

OH ! LA BITCH !

«*Ted Lewis pouvait faire parler sa clarinette. Et la clarinette disait : "Remets-moi dans mon étui!"*»

— EDDIE CONDON (1905-1973), un des premiers guitaristes blancs de l'école de Chicago qui, on le voit, cultivait l'art de se faire des amis.

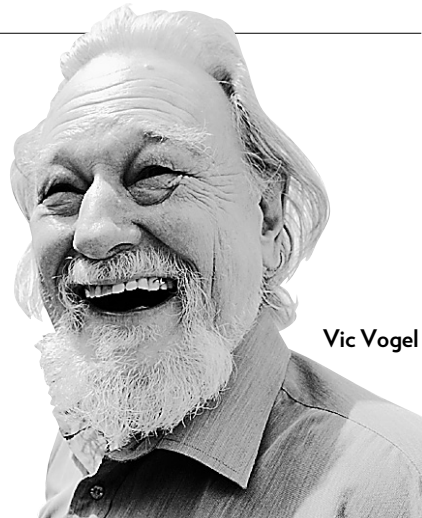
À ce que l'on sache, la clarinette de Louis Sclavis (ce soir au Spectrum, 21h30, avec Michel Portal et Henri Texier) n'a jamais fait pareille demande. La clarinette de Sclavis, française jusqu'au bout des doigts, parle de culture et, quand on lui demande si le jazz a un avenir, elle cite un compatriote, le compositeur et critique Maurice Boucher:

«*En vain fermera-t-on l'oreille au jazz. Il est vie. Il est art. Il est ivresse des sons et des bruits. Il est joie animale des mouvements souples. Il est mélancolie des passions. Il est nous d'aujourd'hui.*»

(In *Le Jazz*, d'André Coeuroy et André Schaffner, Éd. Claude Aveline, Paris, 1926.)

VIC VOGEL : SAMEDI SEULEMENT

Contrairement à ce que nous écrivions mercredi en Une de *La Presse* dans le comptereendu du concert de Diana Krall, le big band de Vic Vogel ne se produira qu'une fois à la place des Nations : le samedi 10 juillet à 18 h. Attention! La disposition graphique du programme du FIJM porte à croire que V.V. pourrait aussi jouer dimanche. Il n'en est rien.



Vic Vogel

PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE ©



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE ©

Dix ans après la fin de l'apartheid, Clegg reconnaît que sa vie a changé, qu'il n'est plus le jeune homme en colère qu'il était.

Un Zoulou la nuit

CLEGG suite de la page 1

On connaît la suite. À 17 ans, Clegg, qui a déjà multiplié les fugues dans les ghettos pour y apprendre le chant et la danse, fait la rencontre d'un musicien et ouvrier zoulou, Siphon Mchunu, qui a exactement le même âge que lui. Parce qu'ils sont jeunes, fous et déterminés à braver les interdits de l'apartheid, ils forment Juluka (sueur), le premier groupe multiracial de l'Afrique du Sud que la police ne cessera de harceler et de bannir.

«À l'époque de Juluka, notre combat était avant tout culturel. On voulait exprimer nos racines et dénoncer le racisme. En 1986, lorsque Siphon, qui est polygame, s'est retiré sur une ferme pour y vivre avec ses 29 enfants et ses cinq femmes, j'ai fondé Savuka, un groupe beaucoup plus politique.»

Aujourd'hui, pourtant, Johnny Clegg a complètement délaissé le combat politique et ne professe aucune critique contre le président Thabo Mbeki même si ce dernier n'est pas aussi à gauche qu'il l'aurait souhaité.

«Moi, je me suis d'abord et avant tout battu contre l'apartheid. Mais aujourd'hui c'est une tout autre bataille qui se joue : celle entre autres du développement. Et puis des mécanismes politiques ont été mis en place, de sorte que je n'ai plus besoin d'écrire une chanson chaque fois qu'il y a une injustice. Quant à me lancer en politique comme certains me le suggèrent, je n'ai pas la patience ni la discipline pour suivre une ligne de parti et

défendre une idée à laquelle je ne crois pas.»

L'éclipse

Dix ans après la fin de l'apartheid, Clegg reconnaît que sa vie a changé, qu'il a dû se réadapter comme beaucoup de gens de sa génération. D'abord musicalement en raison de la montée d'une nouvelle cohorte de hip hoppers hybrides qui l'ont forcé à revoir sa façon de faire de la musique. À partir de 1993, il s'est plus ou moins éclipsé de la scène internationale. Pourquoi ?

«Mon mariage battait de l'aile. J'étais en tournée neuf mois par

«**On ne peut pas carburer à la haine du père ou du gouvernement éternellement. Il faut passer à autre chose.**»

année. Je ne voyais pas mes fils grandir, ma femme en avait marre, alors j'ai décidé de prendre un peu de recul et de ne tourner qu'en Europe et seulement trois mois par année. Puis j'ai réalisé un documentaire, tête de la radio, fondé une compagnie de disques et les années ont passé.»

Au fil du temps, Clegg s'est rendu compte qu'il n'était plus un jeune homme en colère, qu'il avait vieilli, que son tour de taille s'était épaissi mais que ce n'était pas la fin du monde ni la mort de sa créativité.

«Quand on est jeune, impétueux et innocent, c'est normal de

se définir en défiant l'autorité. Mais on ne peut pas carburer à la haine du père ou du gouvernement éternellement. Il faut passer à autre chose.»

Dans cet inévitable virage entre la jeunesse et l'âge adulte, Clegg a continué de danser avec les ouvriers zoulous qu'il retrouve dans un club les fins de semaine. Mais pendant que son corps se libérait en dansant ou suait en s'entraînant au gym, son cerveau s'est découvert une passion purement anthropologique pour la biogénétique.

«Dans 20 ans, affirme-t-il avec un mélange d'effroi et de fébrilité, nous serons entrés de plain-pied dans l'ère post-humaine. Nous ferons partie de la technologie que nous avons créée. Nous pourrions prolonger notre vie par des interventions, voir mieux grâce à des puces nichées dans nos yeux. Notre corps sera connecté à notre maison, notre auto, notre cellule. Ça commence déjà mais personne n'en parle sauf au cinéma. Ma grande peur, c'est que cette évolution inévitable et menée par le profit ne recrée un nouveau système de classes biogénétiques où les riches comme d'habitude s'en sortiront et les pauvres crèveront.»

Clegg a écrit deux chansons sur le phénomène. Une pour et une contre. Une pour l'anthropologue de jour et l'autre, comme de raison, pour le Zoulou de nuit...

AUTRE TEXTE

La critique du spectacle de Johnny Clegg en page 8.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

L'équipe de danseurs et de musiciens qui accompagne Johnny Clegg est toujours aussi multiraciale.

Le poumon musical à plein régime



ALAIN BRUNET
CHRONIQUE
alain.brunet@lapresse.ca

Vous êtes dedans ? Votre 25^e festival est bel et bien amorcé ? Le mien l'est aussi. Pas à peu près. Pour *La Presse*, j'en suis à ma 21^e couverture ; en fait, je n'ai raté que les deux premières présentations de l'événement. Depuis, rien ne m'a fait manquer ce rendez-vous qui demeure, un quart de siècle après sa fondation, le poumon musical de cette ville. Qui, malgré ses carences, nous oxygène pour de longs mois de télé-réalité et autres sympathiques retombées du sacrosaint marché.

Le poumon s'est donc remis à l'oeuvre, il nous fait respirer dans un ensemble infini. Soir après soir, on y passe d'une salle à l'autre comme on passe d'une époque à une autre, d'une esthétique à une autre, d'un style de vie à un autre, d'un point de vue à l'autre. Incomparable mitraille de contrastes, je vous dis.

Les dieux du jazz, cependant, n'y sont pas toujours de notre bord : à la toute dernière minute, Wynton Marsalis a dû annuler mercredi. Une petite blessure à la lèvre supérieure s'est aggravée, un médecin est intervenu en vain, le bobo a pris de l'expansion. Un trompettiste doit alors immédiatement se retirer de la circulation, sinon il pourrait être sans jouer pendant plusieurs mois. C'est à ce moment précis que la trompette emprunte à l'harmonica son affectueux sobriquet : ruine-babines ! Wynton, affirme-t-on du côté des organisateurs, fera tout en son pouvoir pour accommoder les festivaliers de Montréal. Dans un avenir proche, on l'espère. Vraiment dommage... Pour une fois qu'il avait une matière excitante à nous soumettre.

Je ne me suis pas *rabattu* sur le concert du Spirit Music Sextet mené par la bassiste et compositrice Me'Shell NdegéOcello, ce n'était vraiment pas un prix de consolation. J'aurais d'ailleurs souhaité que les inconditionnels de Marcus Miller assistent à ce concert. Les fans du célèbre bassiste de retour cette année (on imagine déjà un triomphe comparable au dernier en 2002) auraient vu là où le funk jazz est rendu, du moins dans la tête de cette Afro-Américaine surdouée. Pendant que Miller s'accroche aux années 80 et à sa réputation surfaite (il a réalisé *Tutu* pour Miles Davis, un disque qui me semble mal vieillir), Me'Shell s'est mise au jazz, jusqu'alors un colorant à son R&B visionnaire — et peu fédérateur, force est de constater.

Mercredi soir au Spectrum, je m'attendais à un exercice de style, à une incursion touristique. Erreur. L'exercice n'est peut-être pas encore complété mais je puis dire que la qualité des harmonisations, le jeu des interactions entre ses musiciens, le type d'instrumentation (DJ, claviers, bat-



Chick Corea n'avait rien de trop décoiffant à présenter à son public du Monument-National mercredi.

PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

terie, basse, une section de vents incluant le vénérable altiste Oliver Lake), la pulsion rythmique (quel batteur, ce Dave Christopher !) pourrissent enfin propulser Me'Shell là où elle devrait être. Branford Marsalis m'a d'ailleurs déjà dit qu'il voyait en elle l'équivalent de Björk mais que, en raison de la couleur de sa peau, de son orientation ouvertement bisexuelle et de son look pas particulièrement sexy, elle devait encore ramer. La vie est ainsi faite...

À l'entracte, une vingtaine de minutes passées au Gesù m'auront permis de constater que le jazz local y démarrait en beauté. Le saxophoniste Jean-Pierre Zanella était aux côtés de ses vieux potes (Michel Donato, Paul Brochu, James Gelfand et le pianiste-flûtiste brésilien Marcos Ariel), procédant à la livraison bien sentie de son monde musical, quelque part entre le jazz moderne et la samba.

On traverse le site d'une extrémité à l'autre, on passe d'une extrémité jazzistique à l'autre. Nous voilà au Monument-National devant un Chick Corea en soliloque, souriant

et communicatif, sur le mode de l'écoute commentée plutôt que du concert formel. Relectures de Bud Powell, interprétation de deux préludes du compositeur russe Scriabine environ 130 années après leur création, de portraits musicaux de Chick Corea environ 30 années après leur création. Ces « rondes » dont l'objet est d'évoquer « l'esprit de l'enfance » sont des thèmes connus des fans de Corea. Plus tard, on reconnaîtra un extrait de *Song to the Pharoah Kings*, sommet d'une inspiration perdue. Sur le dernier droit, Chick ne pourra refuser *Armando's Rhumba*, la demande spéciale ayant fusé de toutes parts. Au terme de cette rencontre conviviale, les inconditionnels du pianiste en résidence (pour encore deux soirs) seront aux oiseaux ; il aura transformé l'auditoire en chœur à cinq voix. Manière de Club Med du jazz, est-on tenté de conclure...

Mais bon, les fans du pianiste répliqueront que la musique n'a pas pour objectif de se prendre la tête. C'est aussi ce que vous diront les nombreux fans de Tony Bennett,

dernier représentant d'une importante lignée de crooners italo-américains issus de l'après-guerre — Frank Sinatra, Dean Martin, Perry Como.

« J'ai eu tellement de tubes dans ma carrière, j'étais le Britney Spears de mon époque », a blagué le vieux monsieur, impeccablement fringué comme c'est son habitude. Je l'avais toujours loupé lors de ses passages précédents au festival, il me fallait le voir au moins une fois avant que sa voix ne décline. À cet âge vénérable, on ne sait jamais... Bien sûr, il fallait sacrifier Dee Dee Bridgewater et David Sanchez, mais je ne regrette pas mon choix. Voilà ce qu'on appelle un chanteur ! L'organe est étonnamment préservé, même après un long passage à vide... plutôt arrosé, dit la légende. Qui nous apprend aussi que son fils l'aurait sauvé des eaux, relançant sa carrière, et le revoilà pimpant, fier de ses 50 ans de métier, enchaînant avec bonheur les classiques de Johnny Mercer, Duke Ellington et autres Irving Berlin. On se met alors à visualiser un

Sting septuagénaire, réhabilité comme Tony, on l'imagine entonner *Message In A Bottle* à la Wilfrid...

L'idée d'inviter sur scène la fille d'Antonio Benedetto aura cependant été un peu moins heureuse ; sa voix mince et nasillarde à la Vanessa Paradis sied mal au répertoire swing du paternel... J'ai préféré nettement la progéniture du Britannique Brian Auger, mythique joueur de Hammond B3 sorti miraculeusement des boules à mites. Mais où était-il passé ? Il était passé minuit... et le musicien, lui, savait pertinemment où il était : dans un Spectrum rempli de vieux fans venus à la rencontre de sa version familiale d'Oblivion Express. Il en beurre peut-être épais, mais il triture encore la B3 comme peu en sont capables. Sa fille Savannah, une grande blonde en jeans dont l'altitude est augmentée par ses talons aiguille, n'a rien à envier aux très bonnes chanteuses de soul/R&B. Le fils de Brian Auger ne donne pas sa place non plus, il sait ce qu'est un vrai groove à la batterie. Et dire qu'il se nomme Karma. Ah ces hippies...

En orbite avec Ariane

ALEXANDRE VIGNEAULT
CRITIQUE

Elle n'a jamais caché qu'elle aimait flirter avec la note bleue, mais Ariane Moffatt ne s'était jamais complètement abandonnée à son versant jazz. Du moins pas depuis qu'elle a entrepris sa fructueuse carrière d'auteur-compositeur. Saisissant au vol l'invitation lancée par la direction du Festival international de jazz, elle a rassemblé un imposant groupe de musiciens d'ici et s'est payé tout un trip, hier soir, au Métropolis.

L'heure tardive du concert et celle, moins indulgente, de l'heure de tombée ne m'ont permis d'entendre qu'une trentaine de minutes d'un concert qui devait en durer au moins 60 de plus. Mais au moment où j'ai dû me résoudre à quitter le Métropolis, Ariane Moffatt et ses musiciens venaient de se mettre en orbite avec une longue envolée atmosphérique, propulsée par son exceptionnelle section rythmique formée de Maurice Williams à la basse et de Tony Albino à la batte-

rie. Dans son jargon, ça s'appelle un *reaktor remix*.

La musicienne, qui avait promis de complètement réarranger ses chansons, a tenu parole. Elle l'a prouvé dès la première chanson du concert, *Hasard*, où s'est glissée la trompette impressionniste et éthérée de Jacques Séguin. Ariane Moffatt aime bien le jazz scandinave ascendant électronique — l'univers Jazzland, grosso modo. Elle s'en est beaucoup inspirée dans la portion du concert que j'ai pu voir. Replacées dans un contexte jazzy atmosphérique, ses chansons devenaient d'une fort belle élasticité et prenaient des teintes colorées derrière un voile nuageux.

Après le démarrage en douceur, elle a délaissé son piano (vite repris par Alex McMahan) pour aller s'installer derrière le micro afin de livrer une version tonique de *Fracture du crâne*... accompagnée d'un danseur à claquettes (Justin Jackson, sauf erreur) qui faisait littéralement office de percussionniste ! Un petit coup d'éclat fort réussi et que son public a joyeusement applaudi. Trente minutes, c'est évidemment

trop peu pour juger d'un concert. Mais hier, c'était juste assez pour savoir qu'Ariane Moffatt était sur la bonne voie. Sur une fort belle lancée, devrais-je dire. Elle semblait à la fois maîtriser sa trajectoire et totalement grisée par l'espace de liberté qui s'ouvrait à elle. Même du fond de la salle, on pouvait deviner son sourire très communicatif.

« J'attends cette soirée-là depuis vraiment longtemps, a-t-elle annoncé en début de soirée. Depuis 25 ans, en fait, parce qu'il y a 25 ans, je venais au monde... »

Le temps a bien fait les choses dans ce cas-ci et lui a permis de faire la connaissance de suffisamment de bons musiciens pour mener ce rêve à bonne destination.

En plus des musiciens mentionnés plus haut, signalons que l'équipage de la fusée d'Ariane était composé hier de ses précieux collaborateurs Francis Collard (claviers) et Joseph Marchand (guitares), ainsi que de compagnons de vol occasionnels tels Adrian Vedady (contrebasse) et Christian Lagueux (percussions). Allez, je prends une chance et je retourne au Métropolis au pas de course !



Ariane Moffatt, 25 ans, l'âge du festival...

PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE ©

Cinq questions à Daniel Thouin

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le claviériste et compositeur Daniel Thouin a du pain sur la planche ces 10 prochains jours. Mercredi soir, il a joué deux fois avec François D'Amours au parc Hydro-Québec avant de finir la nuit au Savoy du Métropolis où il anime des jam sessions (avec le batteur Max Sansalone et le contrebassiste Adrian Vedady) jusqu'à la fin du Festival de jazz. Combien de concerts à son agenda d'ici la fin ? « Aucune idée, mais ça va être toute une semaine ! » dit-il. À peine sorti du lit, il a pris le temps de répondre à quelques questions sur ses fameux jams et le prochain concert de son éclectique Large Ensemble, mardi au Gesù.



Daniel Thouin ignore combien de concerts il a à son agenda d'ici la fin du Festival. Mais il sait que « ça va être toute une semaine ! »

Q Comment se prépare-t-on pour un jam session ?

R Cette année, j'ai voulu bien faire et planifier les choses à l'avance. J'avais décidé de fouiller le répertoire brésilien pour que les gens puissent danser un peu. On a répété deux jours en mai pour se rendre compte que ce n'est pas ce qu'on voulait faire. J'ai fini de me préparer mercredi matin : j'ai fait des partitions pour 10 pièces que j'avais repiquées dans mes compositions à moi ou dans les disques de musique électronique que j'écoute. Ce ne sont que des points de départ pour extrapoler ensuite jusqu'à 2 h 30 ou 3 h du matin.

Q Est-il difficile de gagner un public qui, parfois, a déjà fêté pas mal ?

R Ça dépend du show que les gens ont vu avant. Mercredi, ils arrivaient de Jon Spencer et étaient peut-être plus sur la brosse que ceux qui vont voir autre chose. On récupère pas mal de gens qui arrivent du show précédent du Métropolis, mais, l'an dernier, il y avait aussi beaucoup de gens qui faisaient la file exprès pour les jam sessions. La plupart des gens ne savent pas vraiment à

quoi s'attendre, c'est pour ça que je veux que ça reste accessible.

Q Y a-t-il un lien entre tous les projets pop ou jazz auxquels tu collabores ?

R Le jeu d'équipe. La seule chose qui relie avec les autres, le plaisir de créer les choses au moment présent avec des gens qui sont réceptifs et confiants. Il y a une partie de ce que je fais qui reste mouvante, j'aime répon-

dre à ce que les autres font. C'est un esprit très sportif.

Q Quelle sera la matière du concert avec ton Large Ensemble ?

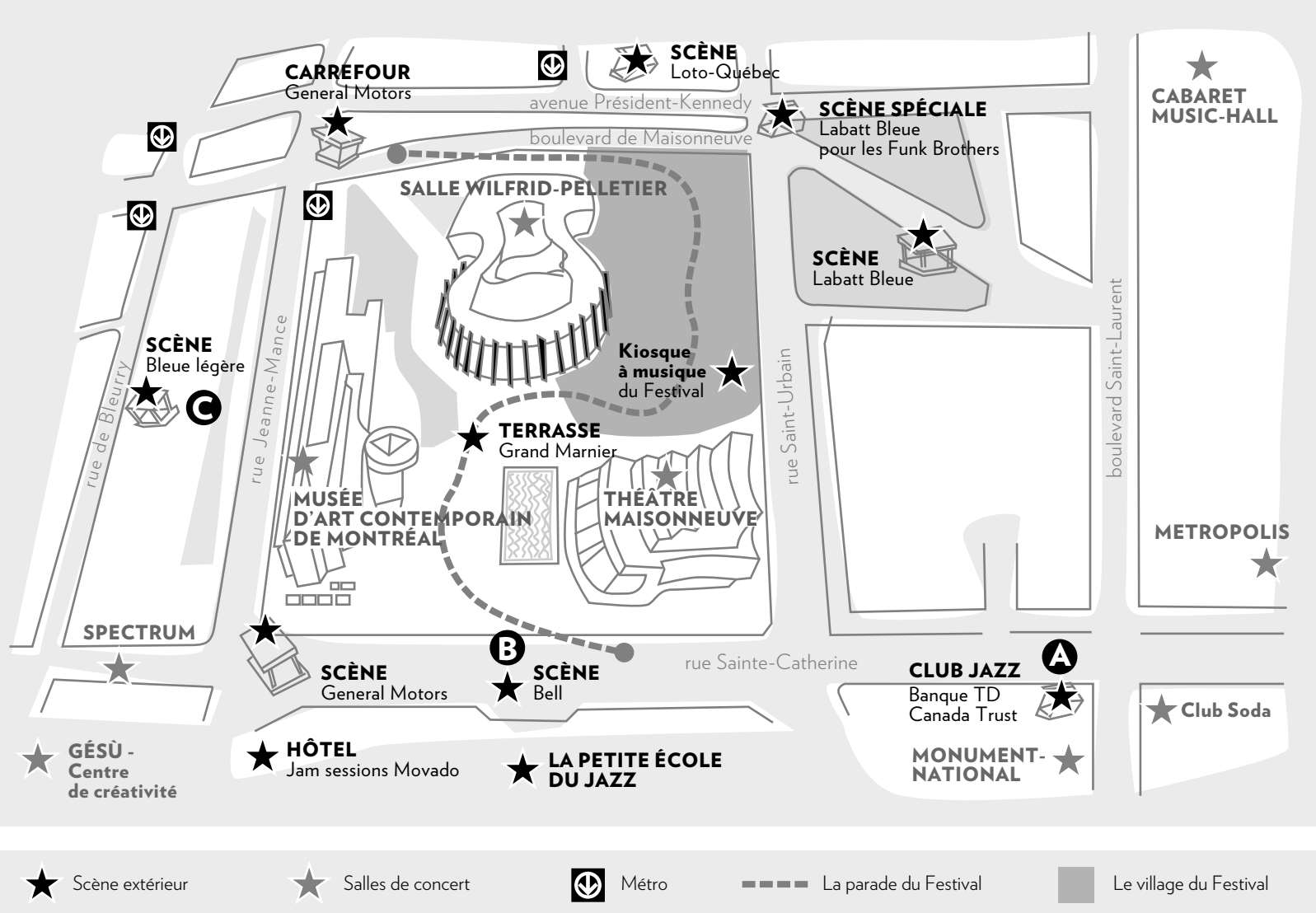
R On va sûrement reprendre des tonnes à Yannick Rieu ou à moi qui se trouvent sur mes deux disques (NDLR : *Mile End Waverly* et *Mile End St-Viateur*) et aussi des affaires à Fred (Fortin) et Olivier (Langevin). Le show va être basé sur du matériel original.

Q Quel artiste entendu au Festival international de jazz t'a le plus marqué ?

R Eivind Aarset. *Live*, j'ai trouvé que c'était vraiment de la nouvelle musique. Un gros alliage entre le jazz, le rock et les musiques folkloriques scandinaves. La façon dont il joue de la guitare, c'est incroyable, ça ne sonne jamais comme une guitare !

Propos recueillis par Alexandre Vigneault

LE GUIDE DU FESTIVALIER



NOTRE VIRÉE VENDREDI 2 JUILLET

A JULIE LAMONTAGNE TRIO

Comme Lorraine Desmarais, Julie Lamontagne embrasse son piano par passion du jazz. Les fans d'Isabelle Boulay reconnaîtront peut-être son accompagnatrice qui, en lice pour le Grand Prix du Jazz GM, proposera ses propres compositions ce soir, avec son trio.

> Club Jazz Banque TD Canada Trust, 19h et 22h

B DIBONDOKO

Les amateurs d'afro-beat sont servis cette année : avec Tony Allen au Spectrum, les Montréalais d'Afrodizz qui ont brassé de l'air sur une scène extérieure hier, voilà maintenant les New-Yorkais Dibondoko, qui injectent des épices latines à leur mouture nigérienne.

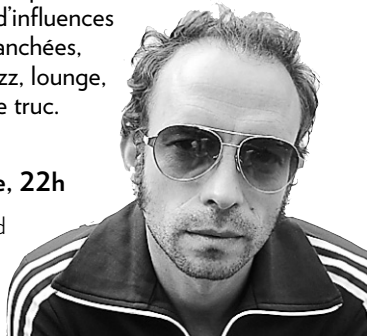
> Scène Bell, 20h et 22h

C MARSMOBIL

Sur une note groovy, directement de la Bavière, les musiciens de Marsmobil seront dans leur élément dans le Parc des Festivals. Piloté par le pianiste d'origine italienne Roberto Di Giola, Marsmobil reprend à son compte la note bleue pour la colorer d'influences modernes et branchées, trip hop, acid jazz, lounge, électro et tout le truc.

> Scène Bleue Légère, 22h

— Philippe Renaud



Roberto Di Giola

VENDREDI 2 JUILLET

HEURE	ÉVÉNEMENT	LIEU	GRATUIT
12h	Celso Machado	Place du Complexe - Intérieur	Gratuit
12h	L'esprit de la Nouvelle-Orléans	Terrasse Grand Marnier	Gratuit
13h	Streetnix	Terrasse Grand Marnier	Gratuit
14h	La petite école du Jazz	Place du Complexe Desjardins - Intérieur	Gratuit
14h	Ensemble de Jazz de l'école Saint-Luc	Scène General Motors	Gratuit
15h30	La petite école du Jazz	Place Du Complexe Desjardins - Intérieur	Gratuit
16h	Streetnix	Scène Bell	Gratuit
17h	Sweet Dixie	Scène du Festival	Gratuit
17h30	La parade du Festival avec Swing Tonique	Départ scène Bell	Gratuit
18h	Bryn Roberts	Scène General Motors	Gratuit
18h	Gonzalo Rubalcaba & Joao Bosco	Théâtre Maisonneuve - PDA	Payant
18h	«Jazzland Evening» Wibutee & Eivind Aarset Trio	Spectrum de Montréal	Payant
18h	Marilyn Lerner & Sonny Greenwich	Gesù - Centre de créativité	Payant
18h15	Sweet Dixie	Scène du Festival	Gratuit
18h30	Celso Machado	Carrefour General Motors	Gratuit
19h	Fanfarcité de Québec	Terrasse Grand Marnier	Gratuit
19h	Jonas	Scène Labatt Bleue	Gratuit
19h	Julie Lamontagne Trio	Club Jazz Banque TD Canada Trust	Gratuit
19h	Gabriela	Club Soda	Payant
19h	Croisière Jazz avec Pascale Lavoie Quintette & Le Dixieband	Bateau Cavalier Maxim	Payant
19h30	Franck Biyong & Massak	Scène Bleue Légère	Gratuit
19h30	Chick Corea Acoustic Trio	Monument-National	Compleat
20h	Odd Jazz Group	Scène du Festival	Gratuit

HEURE	ÉVÉNEMENT	LIEU	GRATUIT
20h	Dibondoko	Scène Bell	Gratuit
20h	David Linx & Diederik Wissels Quartet	Scène Loto-Québec	Gratuit
20h	Lhasa	Théâtre du Nouveau Monde	Payant
20h30	Georges Benson / première partie : Richard Bona	Salle Wilfrid-Pelletier - PDA	Payant
21h	Kokolo	Scène General Motors	Gratuit
21h	Jon Paris	Scène Labatt Bleue	Gratuit
21h	Dudu Araujo	Carrefour General Motors	Gratuit
21h	Yves Dormoy & Rodolf Burger	Salle Beverly Webster Rolph - MAC	Payant
21h	Burning Spear / première partie : Bedouin Soundclash	Métropolis	Payant
21h30	Michel Portal, Louis Sclavis, Daniel Humair & Henri Texier	Spectrum de Montréal	Payant
22h	Dibondoko	Scène Bell	Gratuit
22h	David Linx & Diederik Wissels Quartet	Scène Loto-Québec	Gratuit
22h	Marsmobil	Scène Bleue Légère	Gratuit
22h	Julie Lamontagne Trio	Club Jazz Banque TD Canada Trust	Gratuit
22h	Odd Jazz Group	Scène du Festival	Gratuit
22h30	Dhafer Youssef, Eivind Aarset & Paolo Fresu	Gesù - Centre de créativité	Payant
23h	Kokolo	Scène General Motors	Gratuit
23h	Jam sessions avec Thuryon Von Pranke, Frédéric Alarie & Wali Muhammad	Hyatt Regency, salon Jeanne-Mance	Gratuit*
23h	Jonas	Scène Labatt Bleue	Gratuit
Minuit	Trio Pulse Nu Jazz Sessions avec Dan Thouin, Max Sansalone & Adrian Vedady	Savoy - Métropolis	Gratuit
Minuit	Mocean Worker & Lady Kier Dj	Club Soda	Payant
0h30	Jon Paris	Spectrum de Montréal	Gratuit

*Jam sessions: accès prioritaire, mais non exclusif, aux détenteurs de la carte des amis du Festival.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

Les frères Diouf ont entamé leur spectacle devant une mer de drapeaux ; celui de la Grèce pour souligner la victoire-surprise aux dépens de la république Tchèque ainsi que l'unifolié de circonstance en ce 1^{er} juillet.

Karim, Jim, Nelly et Susie

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Tant de raisons de fêter, est-ce que la météo allait tout bousiller ? Contrairement à ce que le ciel et ses météorologues nous laissent présager hier en début d'après-midi, les festivaliers ont pu profiter d'un entre-deux-orages assez grand pour y loger toute une soirée de musiques. Hardis, les mélomanes sont sortis sans parapluie pour célébrer tantôt la fête du Canada, tantôt la victoire de la Grèce à l'Euro 2004, tantôt la musique et son festival... ou tout cela en même temps.

En dépit de la compétition que se livraient les festivités du 1^{er} juillet et celles du Festival de jazz, l'accalmie climatique a sûrement permis aux uns comme aux autres de faire salle comble, comme on dit même pour des événements extérieurs. Ne le disons pas trop fort, mais plusieurs Canadiens avaient mis le cap sur le centre-ville après être allés faire le plein de petits drapeaux dans le Vieux-Montréal !

Sauf qu'au moment où les frères Karim et El Hadj Diouf ont commencé leur spectacle, vers 19 h 30, on discernait autant le bleu du drapeau grec que le rouge de l'unifolié. Si quelqu'un cherchait encore une manifestation de notre multiculturalisme, c'est bien ici qu'il l'aurait trouvée. Et puis, vous en connaissez beaucoup, vous, des chansons à répondre africaines ? Nous non plus. Ce qui ne nous a pas empêchés de chanter et de taper des mains avec les Diouf. Les percussionnistes et chanteurs d'origine sénégalaise ont lentement démarré le concert mais rapidement mis le public, venu nombreux les applaudir, dans leurs poches.

Ainsi, la soirée aura commencé beaucoup plus tôt pour les Montréalais en congé, qui n'ont pas tardé à s'approprier le centre-ville comme si c'était un samedi soir de festival. La vue qu'avaient les musiciens du quintette de Michel Morissette devait être réjouissante : les enfants qui courent, la bière qui coule à flots, les gens qui papotent en écoutant *booper* ces vieux routiers de la scène jazz locale. Ils jouaient avec vigueur pour le Grand Prix du Jazz GM ; on verra bien si leur jazz à la section rythmique rugueuse et entraînante, sur laquelle surfait la trompette d'Yvanoh Jolicœur, saura battre les autres.

Le Nobel des festivals

Et dans cette foule amusée, une découverte, la première grande découverte du festival : la canne-tabouret. Une invention fantastique qui mérite le Nobel des festivals ! Sans blague. Mieux encombrant que n'importe quelle chaise



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

D'habitude réservé aux plus acrobates d'entre les musiciens, l'art de jouer du piano avec ses pieds était hier à la portée de tous, dont Nicolas Charest-Duguay.

pliante, aussi facile à transporter qu'une vraie canne, la canne-tabouret se déplie sans forcer pour reposer justement celui ou celle qui n'aime pas forcer. Remarquable.

« Plein de gens nous ont demandé où on avait trouvé ça », me confiait Gabrielle. Et c'est confortable ? Gérard me fait essayer : la totale. Le petit siège en plastique semble solide, et on s'accote sur le pommeau de la canne dressé face à soi. « Et en plus, on peut se défendre, avec ça ! » me disait, en me donnant des petits coups sur l'épaule, M^{me} Paula, une autre heureuse propriétaire du Sport Seat croisée plus tard. Elle était accompagnée de son mari Eddy, ce sont deux ex-Montréalais aujourd'hui installés à Niagara by the Lake qui assistent au festival « depuis le premier. Nous avons toujours été là, sauf une année ! » Faudra qu'ils reviennent pour célébrer leur propre 25^e !

Jim, Nelly, Suzie

Ensuite, destination place Fred-Barry, où se massent immanquablement les amateurs de blues. Ce qui nous oblige à traverser l'esplanade de la Place des Arts pour constater que plusieurs change-

ments y ont été apportés. De subtils aménagements, de petits détails : une tente rapprochée d'un mur, une terrasse mieux délimitée, un stand déplacé, de petites attentions qui facilitent la circulation et optimisent l'utilisation des lieux.

Mais nous y reviendrons puisque Jim Zellers n'attend pas, l'harmonica à la bouche et le guitariste Jean Millaire à ses côtés. Encore là, on a légèrement repensé le secteur en installant des haut-parleurs à l'arrière, au coin de la rue Saint-Urbain et du boulevard Maisonneuve. Le parc n'est jamais assez grand pour tous les fans de blues ; désormais, la musique crache jusqu'au fond. Parfait pour Zeller, qui faisait bouger les têtes avec son blues électrique.

Mon boss m'avait dit de ne couvrir que les concerts extérieurs. Je ne l'ai pas écouté. Nelly McKay, cette adorable petite peste du jazz qui dresse son art face à l'autorité, serait fière de moi ! La jeune auteure-compositrice-interprète (dont on dit qu'elle serait un croisement improbable entre Doris Day et Eminem) offrait son premier spectacle montréalais au Club Soda dans la série des Voix du monde.

Seule au piano dans sa longue robe scintillante, elle canalise ses excès de jeunesse dans sa voix inégale mais forte et son accompagnement rythmé. Elle chante un refrain pour ensuite s'engager dans de longs couplets rappés avec vitesse et fermeté — d'où, j'imagine, la comparaison avec Eminem.

McKay n'a pas une belle voix, même qu'elle marmonne trop souvent ses textes ainsi que ses interventions. Mais cette approche, ce mélange entre jazz vocal et rap revanchard est unique. Comme ses thèmes : dans ses textes, elle menace son *boyfriend* de lui trancher la gorge s'il ne vient pas s'asseoir à ses côtés. Elle règle une crise avec sa maman en lui rappelant qu'elle l'aime malgré tout. Et écorche G.W. Bush à plusieurs reprises. L'interprétation, qui décline des éclats de rire dans la salle, n'est pas au point, mais cette jeune femme se révèle une vraie bonne *songwriter*. On la surveille.

Notre dernière escale de la soirée nous a permis de croiser de nouveau Eddy et Paula, bien installés sur leurs cannes-tabourets pour entendre swinguer Suzie Arioli, Jordan Officer et le reste de cette chaleureuse bande. Le succès

d'Arioli ne se dément pas : il y avait de nombreux bouchons de circulation sur l'esplanade de la Place des Arts. Néanmoins, sous l'impulsion des chic ballades jazzées du groupe, personne ne s'impatientait de se faire marcher sur les pieds ni d'entendre son voisin discuter pendant qu'on se concentrait sur la musique. Drôle de calme avant la tempête que l'on voyait s'annoncer au loin par de vifs éclairs... Avis aux intéressés : Arioli et Officer s'offrent le Cabaret Music-Hall ce soir et demain.

Top 5 des choses à faire d'ici la fin du festival

- 1- Attendre un soir de canicule pour goûter ces thés glacés au Grand Marnier. Hmmm...
- 2- Lancer un concours du plus grand nombre de futures mamans croisées en une journée.
- 3- Tester la qualité des hot-dogs géants. Préféablement le dernier jour du festival.
- 4- Trouver (et acheter) une canne-tabouret.
- 5- Aller entendre le Trio Pulse Nu-Jazz Session de Dan Thouin au Savoy. Tiens, le soir où jouera Jacksoul au Club Soda (désolé pour l'excellent DJ Andy Williams, qui finit cette soirée...)

NOS ANNÉES JAZZ

1983 4^e FIJM

ELLA, ELLE L'A!

Sarah Vaughan ouvre le festival et **Ella Fitzgerald** le clôt, avec un récital qui, selon *La Presse*, lui rapporterait 1000 \$ la minute mais qui «vaut chaque cent». Entre les deux grandes :

Miles, Oscar Peterson, à sa première visite au FIJM, le **Modern Jazz Quartet** et le **World Saxophone Quartet**, **Zoot Sims**, **Lounge Lizards**, **Carla Bley**, **Ray Charles**.

Ella Fitzgerald
PHOTO ARMAND TROTTIER, LA PRESSE ©

FLEURONS GLORIEUX

> Le soir du 1^{er} juillet, coin Saint-Denis et Ontario, le big band de Vic Vogel joue l'*O Canada*... sous les huées et une pluie de bière. Plus de 200 000 personnes assistent aux huit séries de concerts dont six en salle... Première série de films à la Cinémathèque.

PAR-DELÀ L'HORIZON

Lancé : le CD et son lecteur.

Arrêté : le criminel de guerre Klaus Barbie.

Décédés : Muddy Waters, un grand bluesman qui n'aura jamais joué au FIJM, Louis de Funès.

Finie : la télé-série M*A*S*H*.

Dans les oreilles : *Le rap à Billy* (Lucien Francoeur), *Cœur de rocker* (Julien Clerc).

1984 5^e FIJM

«NOUGARONNE»

En clôture, **Claude Nougaro** chante un hommage au jazz français. On entend aussi **Piazzola**, **Hampton**, **Gismonti/Vasconcelos**, **Petrucciani**, **Bley**, **Solal**, **Sanders**, **Hubbard**, **Barbieri**, **Grappelli**, **Portal**, **Lussier**, **Mayall**, **Butterfield**, **Galiano/Capon/Mace**, **Cotton**, **Turner/DiLauro**, **Sir R. Hanna**, **A.Jamal**, **G.Burton**.



DU GRAND OSCAR

> Premier concert du FIJM au Forum, où le pianiste d'origine montréalaise Oscar Peterson se produit avec le violoniste français Jean-Luc Ponty, accompagnés par l'OSM sous la direction de Charles Dutoit.

> La rue Saint-Denis ne déroge pas; le Festival accueille plus de 280 000 spectateurs... La pianiste québécoise Lorraine Desmarais remporte le Concours de jazz Belvédère (du nom de la marque de cigarettes qui commandite le Festival)... Alain Brunet se joint à *La Presse* comme chroniqueur de musique.

GROS VILLAGE

«On peut voir à Montréal en 10 jours ce qu'on voit à New York en une année»

— *The Village Voice* (N.Y.)

HORS LES MURS

Élu : Brian Mulroney, premier ministre du Canada.

Né : le Cirque du Soleil.

Décédé : Count Basie, une des véritables figures légendaires du jazz.

Médailles: Sylvie Bernier et Gaëtan Boucher.

On fredonne : *Une colombe* (Céline Dion); *Quand on est en amour* (Patrick Normand).

1985 6^e FIJM

LA FILIÈRE N.O.

Tony Bennett en ouverture et **Mel Tourmé**, «The Velvet Fog», en clôture, avec le big band de **Vic Vogel**. Aussi :

Miles Davis, **UZEB**, **Biréli Lagrène**, **Stanley Jordan**,

Burning Spear, **Charlie Haden Liberation Orchestra**,

Sphere, **Dan Bigras**, **Pat Metheny**, **Max Roach**, **Art Blakey & the Jazz**

Messengers, **Flora Purim**, **George Adams**, **Don Pullen**. De la Nouvelle-

Orléans : **Dr. John**, **Neville Brothers**, **Buckwheat Zydeco**, **Zachary Richard**.



GROS CHIFFRES

> Le Festival se réjouit : plus de 300 000 spectateurs, 80 000 billets vendus et un surplus de 100 000 \$. Selon une étude des HEC, le Festival générerait des retombées de l'ordre de 10-15 millions.

> François Bourassa, le fils du premier ministre (déc. 85) Robert Bourassa, remporte le concours de jazz Bose et le pianiste James Gelfand est choisi meilleur soliste... La revue *In the House of the Blues* est présentée 11 soirs à guichets fermés au Club Soda.

DANS LA PRESSE

«Si le jazz est mort, qu'est-ce qu'il y a du monde à l'enterrement!»

— Le critique français Alain Gerber, citant André Persiani

PENDANT CE TEMPS...

Parti : René Lévesque démissionne.

À la télé : le concert Live Aid, diffusé en simultané de Philadelphie et Wembley, récolte 100 millions pour l'Éthiopie.

Multi-oscarisé : le film *Amadeus*.

Dans la tête : *Question de feeling* (F.Thibeault/R.Cocciant), *Cochez oui, cochez non* (Paul Piché).

Textes et recherche : Daniel Lemay

DUDU ARAUJO

Le blues d'un petit pays

ALEXANDRE VIGNEAULT

Perdu au milieu de l'Atlantique à deux heures d'avion de Dakar, l'archipel du Cap-Vert a véritablement fait son apparition dans l'univers musical occidental avec le succès de Cesaria Evora. La diva aux pieds nus est devenue le symbole vivant de ce petit pays et la plus célèbre interprète de la morna, sorte de blues local. Dans son ombre, des artistes comme sa nièce Fantcha et le Canadien d'adoption Dudu Araujo tentent de se faire une place sur la scène internationale.

Comme son illustre compatriote, Dudu Araujo est originaire de Mindelo, dans l'île Sao Vicente. « Nous sommes de vieux amis, dit-il. Nous nous connaissions avant qu'elle ne devienne célèbre. » Mais alors que Cesaria Evora a attendu la quarantaine avant de tenter sa chance à l'étranger, le chanteur a vite commencé à voyager. Installé au Portugal pendant cinq ans, il a aussi vécu en Hollande (où se trouve l'une des plus importantes communautés cap-verdiennes d'Europe) avant de s'établir de ce côté-ci de l'Atlantique en 1991.

Pourquoi Toronto plutôt que les États-Unis ? « Parce que j'ai de la famille au Canada et qu'il me semblait que la meilleure chose pour moi était de vivre près d'eux », précise-t-il. Sur son album *Pidrinha*, la chanson *Tanha* aborde d'ailleurs la déchirante question de l'émigration. Une réalité qui préoccupe une bonne partie des Cap-Verdiens puisqu'ils vivent très majoritairement hors de leur pays — en Europe et en Nouvelle-Angleterre notamment.

Tanha est l'une des chansons les plus mélancoliques de Dudu Araujo. Plutôt que de suivre la trace de Cesaria Evora et de magnifier le vague à l'âme, il a opté pour un ton souvent plus léger. « On a choisi les chansons, les compositeurs et les instruments de manière très prudente, car on voulait faire un album dansant, explique-t-il. On voulait une combinaison d'atmosphères, ne pas faire trop triste ni trop joyeux. On a voulu un juste milieu. » L'objectif est atteint, car son album invite aux déhanchements paresseux et pas seulement à la contemplation spleenétique.

Bien qu'il intègre quelques éléments de jazz ou de musique brésilienne, le chanteur à la voix chaude



PHOTO FOURNIE PAR LE FIJM

« On voulait faire un album dansant, dit le Cap-Verdien Dudu Araujo. On ne voulait pas faire trop triste ni trop joyeux. »

se considère comme un traditionaliste. « Le Cap-Vert est formé de 10 îles et on y trouve plusieurs autres styles de musique, comme le batuco et la funana, expose-t-il. Mais je m'intéresse surtout aux deux principaux, la morna et la coladeira, car on en joue partout au Cap-Vert. »

Loin de nier l'omniprésence de Cesaria Evora, il estime que sa popularité rejaillit sur les artistes comme lui. « Elle a piqué la curio-

sité des gens et, maintenant, ils sont intéressés à savoir si d'autres musiciens explorent le même genre musical », dit-il. Invité au Festival de jazz en 2002, Dudu Araujo avait dû déclarer forfait puisque certains de ses collaborateurs avaient des problèmes de visa. Les papiers seront en règle cette fois-ci !

DUDU ARAUJO, ce soir, 21 h, au Carrefour General Motors.

Bravo Mister Bennett!



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Avant le concert d'ouverture du 25^e FIJM, mercredi soir, Tony Bennett a reçu des mains d'André Ménard, directeur artistique du Festival, le prix Ella-Fitzgerald. Institué en 1999, ce prix veut souligner « l'originalité de l'improvisation » et la « qualité du répertoire » d'un grand nom du jazz chanté. « C'est merveilleux, a dit M. Bennett, d'être ainsi honoré par le meilleur de tous les festivals de jazz. » Avant lui, le prix Ella-Fitzgerald était allé à Diane Schuur, à Dee Dee Bridgewater, à Diana Krall, à Dianne Reeves et à Bobby McFerrin.

PAOLO FRESU

Un trompettiste-clé du 25^e festival

ALAIN BRUNET
alain.brunet@lapresse.ca

Paolo Fresu parle non seulement le sarde, une langue distincte de l'italien (qu'il maîtrise évidemment), mais encore s'exprime-t-il dans un français à peu près impeccable... et qui traverse aisément l'Atlantique. Inutile d'ajouter que sa langue principale est... le jazz.

À Montréal, ce superbe trompettiste était venu pour la première fois aux côtés d'Aldo Romano ; c'était au Gesù en 1997. Dès les premières mesures, on avait senti cette grande maîtrise, cette sonorité feutrée, cette précision du phrasé, cet indiscutable raffinement. Depuis lors, Fresu nous a rendu visite à maintes reprises avec ces délégations italiennes qui ont ravi tant d'auditoires du Festival international de jazz de Montréal.

On le retrouvera cette fois dans des contextes fort différents car l'électronique se mettra de la partie. Avec l'Américain Jon Hassell comme avec le Tunisien Dhafer Youssef, la trompette de Paolo Fresu sera filtrée électroniquement. Juste retour des choses, car le musicien a jadis failli devenir ingénieur en électronique avant de choisir définitivement le jazz. D'autant plus qu'il a présenté maints projets électroniques sur les scènes européennes.

Aux côtés du Français Érik Truffaz, Paolo Fresu joindra la formation de l'Américain Jon Hassell, on ne peut plus marquant pour les deux trompettistes européens.

« J'ai toujours aimé la poésie de son jeu, sa philosophie du son, dira Fresu. En l'an 2000, le thème d'un petit festival que j'organise annuellement en Sardaigne était la « sonorité du rêve ». Inutile d'ajouter que Jon Hassell en était la tête d'affiche. Il avait alors accepté l'invitation, ce qui m'a conduit à réécouter son oeuvre. Une amitié et une estime mutuelle se sont ensuite développées. »

« Chaque fois que l'on peut se

rencontrer ou jouer ensemble, je suis ravi. J'ai donc accepté tout de suite son invitation dans le cadre du Festival de Montréal, car une partie de mon monde musical se retrouve dans l'électronique, et la musique de Jon Hassell y est pour quelque chose. Lorsque nous avons joué ensemble à Milan, l'an dernier, j'ai constaté à quel point mon approche était près de la sienne. Nous parlions exactement cette langue que nous allons parler à Montréal. »

Électronique = retour en arrière

Comme c'est le cas chez le trompettiste californien, les équipements de Paolo Fresu sont relativement simples.

« Depuis longtemps, ces outils me permettent de transformer les sons monodiques de la trompette en sons harmonisés. Je peux aussi créer des boucles, de la réverbération, des effets assez limités, en fait. Aujourd'hui, de nouvelles technologies permettent des traitements beaucoup plus raffinés. Or, pour moi, l'électronique est paradoxalement une manière de retourner un peu en arrière. »

Machines à remonter dans le temps, en déduit-on.

« Jon Hassell voit les choses du même oeil ; sa conception de la musique électronique passe par les traditions orientales et africaines. Pour lui comme pour moi, ces filtres électroniques donnent l'occasion d'explorer le passé en nous inspirant simultanément de conceptions plus traditionnelles, plus archaïques de la musique, formes oubliées par la modernité. »

Il ne faut pas s'imaginer pour autant que Paolo Fresu est un émule de Jon Hassell. Laissons-le préciser : « J'aime beaucoup Miles Davis et Chet Baker pour leur côté très mélodique ; étant de culture italienne, j'ai un penchant fort pour la mélodie. Je me définis donc comme un musicien de jazz. L'histoire du jazz est très fondamentale dans ma démarche, mais il y a aussi cette idée de trouver autre chose à côté. »



PHOTO FOURNIE PAR LE FIJM

Les festivaliers retrouveront cette année Paolo Fresu aux côtés de l'Américain Jon Hassell ainsi que du Tunisien Dhafer Youssef. Dans les deux cas, sa trompette sera filtrée électroniquement.

Voilà qui justifie l'association de Paolo Fresu avec non seulement Jon Hassell mais aussi avec le guitariste norvégien Eivind Aarset et le Tunisien Dhafer Youssef, chanteur et redoutable

joueur de oud, ce luth arabe de mieux en mieux connu des Occidentaux.

« L'idée se fonde sur l'échange entre musiciens qui viennent de cultures et de traditions totalement différentes. Dhafer Youssef n'est pas vraiment un musicien de jazz, bien qu'il fréquente le genre. Eivind Aarset, lui, fait dans le jazz électronique avec une culture également proche du rock, alors que je suis associé au jazz tout court. On se permet beaucoup de liberté, les thèmes relativement simples qui en émanent sont des prétextes pour aller beaucoup plus loin dans l'improvisation. »

Concept très ouvert, somme toute. Pour Paolo Fresu, dans cette optique, il faut sans cesse « métaboliser l'histoire du jazz avant d'être contemporain », il faut apprendre des aînés pour ensuite « oublier » ce qu'on a appris et ainsi aller de l'avant. « C'est pourquoi je fais parfois des disques très jazz et d'autres plus ouverts avec entre autres des citations de Sardaigne, de Bretagne et d'Afrique. Nous, musiciens de jazz, avons moins de difficultés à nous rapprocher des musiques traditionnelles d'autres peuples, étant donné que les racines du jazz étaient aussi populaires. »

Pour Paolo Fresu, citoyen européen vivant entre Paris, Bologne et la Sardaigne, le jazz est aussi une façon de se regarder soi-même.

« À travers le jazz, conclut le trompettiste, je me positionne par rapport aux États-Unis où est né le genre à travers un métissage incroyable et d'énormes contradictions. Par le jazz, je trouve ma relation avec ma propre culture italienne ou européenne. Une culture riche et ancienne qui me permet de dire les choses différemment. »

PAOLO FRESU, ce soir au Gesù, 22 h, avec Dhafer Youssef et Eivind Aarset. Dimanche soir au Spectrum, 21 h 30, avec l'ensemble de Jon Hassell et trompettiste Érik Truffaz.

DISQUE DU JOUR



Jazz
Eivind Aarset
Connected
★★★★
Jazzland

Connecté ? Pas à peu près !

Vraiment pas à court d'inspiration, Eivind Aarset continue d'accumuler les disques excellents : *Connected* est un chapitre hautement inspiré de l'électro-jazz, qui fait suite aux excellents concepts imaginés sous la bannière Électronique Noire depuis la fin des années 90. Moins porté sur la *club culture* bien qu'elle soit encore très présente dans ce disque, le monde du guitariste norvégien s'est enrichi de musiques traditionnelles (africaines ou maghrébines) avec notamment la collaboration du chanteur et oudiste Dhafer Youssef. Les musiques du monde sont loin d'être proéminentes, remarquez ; comme c'est le cas dans les disques précédents du Norvégien, les références puisent dans le rock presque autant que dans le jazz, les ambiances rappellent inmanquablement la première vague du jazz électrique à laquelle on greffe des éléments probants de culture électronique. Voilà à mon sens le terreau la plus fertile de l'électro-jazz, dont Eivind Aarset s'impose comme l'un des incontestables leaders. *Connected* ? Pas à peu près !

Alain Brunet
EIVIND AARSET, avec Dhafer Youssef et Paolo Fresu, ce soir au Gesù.

VOUS DÉVOREREZ ! LECTURES

Le dimanche dans LA PRESSE

APPUYEZ VOTRE FESTIVAL

AVEC LA CARTE DES AMIS

EN VENTE À LA SAQ ET AU COMPLEXE DESJARDINS !*

LA CARTE DES AMIS DU FESTIVAL 2004 25^e ANNIVERSAIRE 15 \$

AVEC LA CARTE OBTENEZ :

- Un disque compact gratuit
vous offre une compilation jazz édition spéciale du Festival
- Accès gratuit aux Jam Sessions
(18 ans et plus) Hôtel Hyatt Regency Montréal
- 5 \$ de réduction sur l'Album-souvenir 25 ans du Festival
(Cette réduction est applicable exclusivement sur le site extérieur du Festival.)
- 5 \$ de réduction sur la compilation CD 25^e anniversaire
(Cette réduction est applicable exclusivement sur le site extérieur du Festival.)

Privilèges EXCLUSIFS gratuits ! Offerts par GM

Présentez votre carte à la tente « Les amis du Festival » et à la PdA lors de la série Pleins Feux General Motors pour en bénéficier.

PARTICIPEZ ET VOUS POURRIEZ GAGNER !

1^{er} PRIX :

A

B

C

D

Votre choix parmi 4 options :

A- Rendezvous de Buick B- Equinox de Chevrolet C- Vibe de Pontiac ou D- La paire Optra et Aveo de Chevrolet

2^e PRIX : un cellier contenant 210 bouteilles de vin, d'une valeur de 5000 \$ Offert par SAQ

3^e PRIX : un compte d'épargne de 5000 \$ offert par TD Canada Trust

4^e PRIX : ensemble cadeau haute technologie d'une valeur de 2500 \$ Offert par Espace Bell

5^e PRIX : tournée de rêve dans les 3 casinos du Québec d'une valeur de 1500 \$ Offerte par LOTO QUÉBEC

Loterie ouverte aux résidents canadiens de 18 ans ou plus. Les modèles illustrés peuvent varier de ceux offerts. À gagner : Premier prix : un des 3 modèles General Motors (Rendezvous CXI 2004 de Buick valeur approx. 42 675 \$, Equinox LT FWD 2005 de Chevrolet valeur approx. 31 055 \$, Vibe GT 2004 de Pontiac valeur approx. 30 425 \$) ou la paire de véhicules suivante : un véhicule Optra 5 IS 2004 de Chevrolet valeur approx. 21 925 \$ et une Aveo 5 IS 2004 de Chevrolet valeur approx. 17 010 \$. Deuxième prix : un cellier contenant 210 bouteilles de vin offert par la SAQ d'une valeur de 5000 \$. Le choix des bouteilles est effectué par la SAQ. Troisième prix : un compte d'épargne de 5000 \$ dans une succursale TD offert par la TD Canada Trust. Quatrième prix : un ensemble cadeau haute technologie de Bell comprenant un récepteur personnel RVP ExpressVu 5920 de télé numérique, l'installation et un forfait Maxi Plus pour un an ainsi qu'un téléphone cellulaire Samsung SPH-a600, une messagerie Pro pendant un an en plus d'un forfait 200 minutes par mois. Le tout pour une valeur de 2500 \$. Cinquième prix : une tournée de rêve dans les 3 casinos du Québec offerte par Loto-Québec incluant hébergement (sauf à Montréal), repas et jetons cadeaux pour une valeur de 1500 \$.

* Vous retrouverez LA CARTE DES AMIS sur le site du Festival, dans les succursales participantes de la SAQ, chez les marchands participants du complexe Desjardins, ainsi que chez les grands disquaires et librairies de Montréal et des environs.

JAZZ



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE ©

Mercredi, au Festival de jazz, la soirée en douceur. Thandi Klaasen a d'abord chanté l'hymne national sud-africain, que plusieurs spectateurs ont écouté le poing levé, en signe de solidarité.

Chants de la résistance

ALEXANDRE VIGNEAULT

Coincé dans la circulation au milieu d'un pont et condamné à subir la radio de l'auto voisine, on oublie facilement que la musique peut changer le monde. Mercredi soir, le Festival international de jazz de Montréal a trouvé une bonne façon de nous le rappeler en proposant un grand spectacle conçu autour de chansons et d'artistes qui ont contribué à faire tomber l'apartheid : Lorraine Klaasen, sa mère, Thandi, le chœur masculin Ladysmith Black Mambazo et Johnny Clegg.

Dix ans et deux mois après « le jour de la liberté » — le 27 avril 1994 —, des dizaines de milliers de personnes s'étaient rassemblées devant la plus grande scène du Festival pour entendre les chants de liberté qui ont ouvert la voie au retour de la démocratie en Afrique du Sud. Nelson Mandela lui-même avait enregistré un message à l'intention des festivaliers dans lequel il soulignait le « rôle capital » joué par la musique dans la libération de ce pays où le racisme avait été érigé en système.

La grande soirée musicale aux accents humanistes a commencé en douceur avec plusieurs chansons a capella. Thandi Klaasen a d'abord chanté l'hymne national sud-africain, que plusieurs spectateurs ont écouté le poing levé, en signe de solidarité. Sa fille Lorraine, qui vit à Montréal, l'a ensuite rejointe pour faire *Meadowlands*, toujours sans accompagnement musical.

L'arrivée du chœur Ladysmith Black Mambazo et de ses chants au ton liturgique a donné un petit coup d'accélérateur à ce spectacle lent à démarrer. La cohésion des chanteurs était belle à voir et à entendre, mais il a fallu attendre l'arrivée de Johnny Clegg et de sa pop africanisée pour que le *show* lève enfin pour de vrai. Dès sa première chanson, *Giya-ani*, la foule s'est mise à grouiller joyeuse-

ment. La basse claquait, les guitares sonnaient et même le clavier un peu « passé date » faisait plaisir à entendre.

Seize ans après son grand concert extérieur au Festival de jazz (1988), Johnny Clegg garde la forme. Son énergie s'est maintenue durant toute sa prestation, au cours de laquelle il a notamment livré *I Call Your Name*, *Dela* et *Scatterlings of Africa*. En plus d'habiter la scène avec un dynamisme réjouissant, il a prouvé qu'un peu d'exercice n'affectait en rien ses performances vocales, plus solides hier que sur son récent *Best Of Live* enregistré l'automne dernier au Nelson Mandela Theater.

« En 1998, j'ai chanté ici et je venais d'un pays très troublé, a-t-il lancé, en français, aux milliers de spectateurs massés devant lui. J'apporte une bonne nouvelle aujourd'hui : 10 ans de démocratie en Afrique du Sud. Beaucoup ont payé le sacrifice ultime, pour eux et pour nous. On leur dédie la prochaine chanson. » Le chanteur a alors entonné *One Man One Vote*, accompagné du Ladysmith Black Mambazo.

Le chœur a conféré beaucoup de puissance à la chanson. Et l'émotion a été démultipliée par les images qui défilaient sur les écrans bordant la scène : d'abord des danses zouloues, des scènes de la vie quotidienne et... Nelson Mandela déposant son premier bulletin de vote. Dans notre pays où voter est un devoir, cette image bouleversante rappelait que c'est aussi un privilège.

Le retour de Johnny Clegg à Montréal a été réussi. Par ricochet, ce grand spectacle sud-africain l'a été, lui aussi. Quand, à la fin, des centaines de bras se sont levés pour accompagner *Asimbonanga* (une chanson qui fait référence à Mandela, à Stephen Biko et à Victoria Mxenge, tous à la fois victimes et héros de la lutte contre l'apartheid), je me disais que la rue Sainte-Catherine n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle est barrée par une grande scène où il se passe quelque chose d'important.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Seize ans après son grand concert extérieur au Festival de jazz (1988), Johnny Clegg garde la forme. Son énergie s'est maintenue tout au long de sa prestation de mercredi, au cours de laquelle il a notamment livré *I Call Your Name*, *Dela* et *Scatterlings of Africa*.

LE 25^E FESTIVAL EST COMMENCÉ !

PLUS DE 380 CONCERTS EXTÉRIEURS GRATUITS ET 150 SPECTACLES EN SALLE DONT :

25^E ANNIVERSAIRE
30 JUIN AU 11 JUILLET 2004

<p>18 h</p> <p>Les Grands Concerts</p> <p>Canada Trust</p> <p>THÉÂTRE MAISONNEUVE - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest Billets : (514) 842-2112 www.pda.qc.ca</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>GONZALO RUBALCABA / JOAO BOSCO SOLOS, DUOS, GRUPO</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>DEMAIN !</p> <p>KURT ROSENWINKEL QUINTET AVEC BRAD MEHLDAU, JOSHUA REDMAN, LARRY GRENADE ET ALI JACKSON</p> <p>3 JUILLET</p>	<p>CE LUNDI !</p> <p>EGBERTO GISMONTI'S ORCHESTRAL PROJECT AVEC 1 MUSICIEN DE MONTRÉAL</p> <p>5 JUILLET</p>	
<p>20 h 30</p> <p>PLEINS FEUX</p> <p>GM</p> <p>SALLE WILFRID-PELLETIER - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest Billets : (514) 842-2112 www.pda.qc.ca</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>GEORGE BENSON Première partie - RICHARD BONA</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>DEMAIN !</p> <p>BELA FLECK AND THE FLECKTONES / MARCUS MILLER BAND</p> <p>3 JUILLET</p>	<p>CE LUNDI !</p> <p>THE FOUR TOPS / THE TEMPTATIONS</p> <p>5 JUILLET</p>	
<p>18 h</p> <p>LES COULEURS</p> <p>SPECTRUM DE MONTRÉAL 318, rue Sainte-Catherine Ouest Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>« JAZZLAND EVENING » WIBUTEE ET EIVIND AARSET TRIO</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>DEMAIN !</p> <p>SOUAD MASSI</p> <p>3 JUILLET</p>	<p>CE LUNDI !</p> <p>JOHN CALE</p> <p>5 JUILLET</p>	
<p>18 h</p> <p>JAZZ D'ICI</p> <p>LA PRESSE</p> <p>GESU, CENTRE DE CRÉATIVITÉ 1200, rue Bleury Billets : (514) 861-4036</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>MARILYN LERNER ET SONNY GREENWICH</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>DEMAIN !</p> <p>BERNARD PRIMEAU</p> <p>3 JUILLET</p>	<p>CE DIMANCHE !</p> <p>« LES DANSEURS » JEAN BAUDET TRIO</p> <p>4 JUILLET</p>	
<p>19 h</p> <p>VOIX DU MONDE</p> <p>CLUB SODA 1225, boul. Saint-Laurent Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>GABRIELA</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>CE DIMANCHE !</p> <p>JERI BROWN AVEC ONAJE ALLAN GUMBS TRIO</p> <p>4 JUILLET</p>	<p>CE VENDREDI !</p> <p>TIERNY SUTTON</p> <p>6 JUILLET</p>	
<p>19 h 30</p> <p>INVITATION</p> <p>MONUMENT-NATIONAL SALLE LUDGER-DUVERNAY 1182, boul. Saint-Laurent Billets : (514) 844-3500</p>	<p>DÈS MARDI !</p> <p>CHARLIE HADEN</p>	<p>6 JUILLET</p> <p>EN DUOS AVEC EGBERTO GISMONTI ET JOHN TAYLOR</p>	<p>7 JUILLET</p> <p>EN TRIO AVEC DEWEY REDMAN ET MATT WILSON</p>	
<p>20 h</p> <p>C'HANTS D'AMÉRIQUE</p> <p>THÉÂTRE DU NOUVEAU-MONDE 84, rue Sainte-Catherine Ouest Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<p>JUSQU'À DEMAIN !</p> <p>LHASA</p> <p>2 ET 3 JUILLET</p>	<p>DÈS MARDI !</p> <p>ZACHARY RICHARD AVEC SONNY LANDRETH ET BILL DILLON</p> <p>6, 7 ET 8 JUILLET</p>	<p>TAIMA</p> <p>9 ET 10 JUILLET</p>	
<p>21 h</p> <p>JAZZ CONTEMPORAIN</p> <p>MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL SALLE BEVERLY WEBSTER ROLPH 165, rue Sainte-Catherine O. Billets : (514) 790-1245 • www.admission.com</p>	<p>DÈS CE SOIR !</p> <p>YVES DORMOY / RODOLF BURGER</p> <p>2 ET 3 JUILLET</p>	<p>CE DIMANCHE !</p> <p>L'ENSEMBLE PIERRE LABBÉ</p> <p>4 JUILLET</p>	<p>CE MARDI !</p> <p>« TRANZITIONS » RICHARD PINHAS / JÉRÔME SCHMIDT</p> <p>6 JUILLET</p>	
<p>21 h</p> <p>RYTHMES</p> <p>MÉTROPOLIS 59, rue Sainte-Catherine Est Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>BURNING SPEAR</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>CE LUNDI !</p> <p>STOCHELO ROSENBERG TRIO ET JESZCZE RAZ</p> <p>5 JUILLET</p>	<p>THE ROOTS</p> <p>8 JUILLET</p>	
<p>21 h 30</p> <p>JAZZ BEAT</p> <p>SPECTRUM DE MONTRÉAL 318, rue Sainte-Catherine Ouest Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<p>CE SOIR !</p> <p>MICHEL PORTAL, LOUIS SCLAVIS, DANIEL HUMAIR ET HENRI TEXIER</p> <p>2 JUILLET</p>	<p>DEMAIN !</p> <p>KENNY GARRETT QUARTET</p> <p>3 JUILLET</p>	<p>CE DIMANCHE !</p> <p>JON HASSELL / PAOLO FRESU / ERIK TRUFFAZ AVEC DJ STRATUM ET INVITÉS SPÉCIAUX</p> <p>4 JUILLET</p>	
<p>22 h 30</p> <p>JAZZ DANS LA NUIT</p> <p>GESU, CENTRE DE CRÉATIVITÉ 1200, rue Bleury Billets : (514) 861-4036</p>	<p>CE DIMANCHE !</p> <p>ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ</p> <p>4 JUILLET</p>	<p>CE LUNDI !</p> <p>STEVEN BERNSTEIN MILLENNIAL TERRITORY BAND</p> <p>5 JUILLET</p>	<p>CE MARDI !</p> <p>ALDO ROMANO / DANILO REA / REMI VIGNOLO</p> <p>6 JUILLET</p>	
<p>Minuit</p> <p>LES NUITS BLEUE DRY</p> <p>CLUB SODA 1225, boul. Saint-Laurent Billets : www.ticketpro.ca ou (514) 908-9090</p>	<ul style="list-style-type: none"> • MOCEAN WORKER + LADY KIER (D.J.) (2 JUILLET) CE SOIR ! • SOEL + RAINER TRÜBY (D.J.) (3 JUILLET) DEMAIN ! • JACKSOUL + ANDY WILLIAMS (D.J.) (4 JUILLET) CE DIMANCHE ! • BULLFROG + JOSEPH MALIK (D.J.) (6 JUILLET) • MANITOBA + FRED EVERYTHING (D.J.) (7 JUILLET) • JAGA JAZZIST + EGG (D.J.) (8 JUILLET) • TROUBLEMAKERS + D.J. OIL (9 JUILLET) • CHAMPION ET SES 6-STRINGS + BARBARA BROWN (D.J.) (10 JUILLET) 			<p>NOUVEAU !</p> <p>LE LAISSEZ-PASSER VALIDE POUR TOUS LES CONCERTS DE LA SÉRIE LES NUITS BLEUE DRY</p> <p>Les Nuits BLEUE DRY</p> <p>PHOTO</p> <p>49,55 \$ + taxes</p> <p>Offert dès maintenant uniquement au Club Soda</p>
<p>CD DES MEILLEURS MOMENTS DU FESTIVAL</p> <p>Seulement 14,99\$ + taxes</p>				<p>EN VENTE DES MAINTENANT DANS TOUS LES MAGASINS, CHEZ LES BONS DISQUAIRES ET SUR LE SITE DU FESTIVAL !</p>
<p>BILLETTERIE : SPECTRUM DE MONTRÉAL 318, rue Sainte-Catherine O.</p>	<p>PLACE DES ARTS (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca</p>	<p>ACHETEZ VOS BILLETS à la billetterie sur le site du Festival (en face du Complexe Desjardins)</p>	<p>Renseignements : Info Jazz Bell 514 871-1881 1888 515-0515 www.montrealjazzfest.com</p>	
<p>ACHATS PAR TÉLÉPHONE OU INTERNET : TICKETPRO www.ticketpro.ca (514) 908-9090</p>	<p>ADMISSION (514) 790-1245 / www.admission.ca</p>	<p>ET DANS LES SALLES OÙ LES CONCERTS ONT LIEU. * Noter que les prix des billets d'incluent pas les taxes, ni les adhésions, ni les frais de service.</p>		